FEUILLETON DE L'ABEILLE.

NOUVELLE-ORLEANS, 19 *JANVIER* 1861.

L'HOMME DES BOIS,

ROMAN EN DEUX PARTIES

PAR

ELIE BERTHET.

Deuxième partie.

I.

JAMES STEWART.

Cinq années s'étaient écoulées depuis les événemens que nous venons de raconter.

Dans cet intervalle, des changemens remarquables s'étaient accomplis au Nouveau Drontheim, et la colonie avait pris un aspect de merveilleuse prospérité. De nombreux bâtimens, indigoteries, sucreries, moulins à coton, avaient maintenant la vallée comme s'ils eussent surgi du sol; la forêt vierge, qui jadis entourait les habitations d'une ceinture inexpugnable, avait reculé de plusieurs milles, et le coton avait fait partout de notables conquêtes.

Le grand bombax lui-même n'existait plus: on voyait des champs de poivre, de riz, de patates au lieu même où le Kidnapper et sa gouvernante avaient été attaqués par un tigre. La population du Nouveau-Drontheim paraissait avoir triplé dans cette courte période. A côté de la race blanche, s'agitait une bizarre mélange d'Hindous, de Malais, de nègres et d'Européens que nous connaissons déjà; mais les Européens s'étaient accoutumés aux propos les plus grossiers, et, outre les gibros cabotiers, il y avait toujours plusieurs navires européens à l'ancre dans la rivière.

Les moyens de défense de la colonie étaient aussi devenus plus sérieux. A la place de la pauvre citadelle délabrée qui couronnait le rocher à l'entrée du havre, on apercevait de chaque côté de la rivière deux belles batteries, bien entretenues et bien gardées, capables de résister longtemps à des forces imposantes. Enfin un dernier changement s'opérait peut-être plus lentement encore: le Hollandais, c'était le pavillon anglais qui décorait son logis plus à la brise de mer au-dessus des forts, et le génie lent, patient, routinier des Pays-Bas avait cédé la place au génie entreprenant, audacieux, envahisseur de la Grande Bretagne.

Cette substitution avait eu lieu peu de mois seulement après la triple catastrophe qui venait de frapper la famille Palmer. Les Anglais, qui avaient déjà enlevé successivement à la Hollande ses autres possessions de Java, Bornéo, Malacca, ne pouvaient oublier plus longtemps la chétive colonie du Nouveau Drontheim. Le major Grudmann avait été averti plusieurs fois du danger dont il était menacé; mais comme on ne lui envoyait ni hommes ni munitions, que pouvait-il faire? Ce qu'il fit. Dès que les Anglais se présentèrent en force pour s'emparer du pays obéissant à sa parole, il brûla son fort, ramena ses troupes dans le fort avec ce qu'il avait de soldats et se fit tuer. Quant à ses compagnons, après avoir brûlé leur dernière gargousse, lance leur dernier boulet à l'ennemi, ils se rendirent et obtinrent une capitulation honorable.

Nous avons dit quel développement le caractère actif des nouveaux colons du Nouveau-Drontheim avait donné à la colonie, malgré la guerre qui désolait encore ces mers. Or, au milieu de la prospérité générale, l'habitation Palmer n'avait pas cessé d'être florissante; au contraire, ses constructions paraissaient plus vastes, mieux entretenues qu'autrefois; elle avait un plus grand nombre de travailleurs, et les magasins, à peine vides par les navires qui venaient chercher à Sumatra leurs cargaisons d'ébénisterie, se remplissaient de toutes sortes de denrées pour satisfaire à de nouvelles demandes. La maison avait conservé son air propre et coquet; le jardin n'avait perdu aucune de ses bizarreries chinoises, ni sa pagode aux clochettes dorées, ni ses ponts de bambou jetés sur le ruisseau de la cascade, ni ses éléphans de porcelaine dont la trompe était un pot de fleurs. Une autorité sage et bienfaisante semblait encore s'exercer dans cette maison dont elle assurait la richesse et le bien-être.

Cette influence toutefois ne pouvait plus être celle de R. Palmer. Le chef de la famille n'avait plus la volonté et l'énergie nécessaires pour une pareille tâche. Après avoir failli succomber aux suites de son désespoir, il n'avait pas accepté la vie comme un bienfait quand il avait repris conscience de lui-même, et, si le sentiment de son fils qui s'était été sa consolation et son espérance au milieu de tant d'épreuves, il était devenu sombre, lacrimeur, farouche. Il ne s'inquiétait nullement de ses affaires, et se plaignait que dans les bois où il passait souvent cinq ou six jours consécutifs. Quand il revenait à l'habitation après ces longues absences, il était maigre, affaissé, épuisé de fatigue et de tristesse, son humeur morne faisait dire dans le pays qu'il avait perdu la raison.

A défaut de son frère, Miss Surrey, qui déjà du temps d'Elizabeth avait été la surintendante du logis, aurait pu prendre la direction des intérêts de la famille. Mais Miss Surrey, dont la santé avait été fortement ébranlée par les dernières catastrophes, était maintenant faible et malade; aussi se contentait-elle de prodiguer ses soins et sa tendresse au malheureux Richard, sans oser cependant contrarier ses goûts pour la solitude, et la véritable Providence de l'habitation Palmer était Anna Surrey.

Anna avait alors dix-neuf ans, et la précocité de son intelligence égalait la beauté de son corps. A la suite des funestes événemens que nous avons raconté, elle avait semblé, si jeune encore, devenir femme tout à coup. Comprenant la nécessité de la maison qui leur échoit à elle et à sa mère, de soutenir, d'aimer, de consoler son oncle, d'empêcher sa ruine, elle avait montré une décision, une prudence fort au-dessus de son âge. Mûrie par le malheur, elle en était venue peu à peu à tout prévoir, à tout préparer à tout ordonner dans la maison. Elle avait acquis promptement l'expérience commerciale, et c'était elle qui tenait les livres, qui dirigeait les opérations de négoce. C'était elle aussi qui surveillait les travailleurs, empêchait le gaspillage, se pesait mais blanches pour nul devenir du vieux mais de fer. Le succès jusqu'à ce jour avait couronné ses efforts, qui ne s'était aperçu que le chef de l'habitation était incapable de défendre ses intérêts, et plus d'un s'étonnait dans une sombre mésantropie, plus la prospérité matérielle semblait, grâce à la jeune fille, vouloir créer de larges compensations à ses infortunes passées.

Donc, cinq années s'étaient accomplies. Au moment où se renoue le fil de cette histoire, on était à la fin de la mousson pluvieuse. C'est à dire au mois de mai, et le ciel si longtemps nuageux de Sumatra avait repris son azur éblouissant. Bien que le printemps soit à peine sensible dans ces latitudes de feu, où la végétation ne se repose jamais, certaines teintes plus vertes et plus fraîches, certaines senteurs plus suaves attestaient le rajeunissement de la nature. Une grande activité régnait aussi parmi les colons, depuis le retour du beau temps, et les navires affluaient dans la rade. Chaque jour le matin qui était en vue sur le rocher où l'on voyait encore les ruines de l'ancien fort, signalait l'approche d'un nouveau bâtiment, et au coup de canon transmettait aussitôt cette bonne nouvelle à l'habitation de la colonie, qui apprêtait d'avance les marchandises destinées à former la cargaison de retour.

Cependant, un matin, le vieux matelot qui était de faction au mât des signaux, après avoir annoncé à la manière ordinaire un événement de ce genre, parut avoir connaissance de circonstances particulières dignes d'être transmises sur le champ à l'autorité supérieure. Laissant donc la poste à la garde d'un de ses aides, il se hâta de se rendre chez le gouverneur, qui demeurait au bord de la rivière, sous la protection d'une des formidables batteries construites récemment

Ce gouverneur, on le rappelait en vain le pauvre major Grudmann, si ferme et si rusé malgré son apparence de bonhomie; c'était un jeune homme de vingt-huit ans, lieutenant de marine dans la marine anglaise. Il avait une physionomie franche et ouverte, des manières distinguées; on assurait qu'il appartenait à une opulente famille bourgeoise d'Angleterre Brave, intrépide, bien protégé, M. Palmer avait, dit-on, obtenu du gouverneur, en remettant des dépêches à bord d'un navire qui venait chercher à Sumatra leurs cargaisons d'ébénisterie, se remplissant de toutes sortes de denrées pour satisfaire à de nouvelles demandes.

Le matelot avait conservé son air propre et coquet; le jardin n'avait perdu aucune de ses bizarreries chinoises, ni sa pagode aux clochettes dorées, ni ses ponts de bambou jetés sur le ruisseau de la cascade, ni ses éléphans de porcelaine dont la trompe était un pot de fleurs. Une autorité sage et bienfaisante semblait encore s'exercer dans cette maison dont elle assurait la richesse et le bien-être.

Cette influence toutefois ne pouvait plus être celle de R. Palmer. Le chef de la famille n'avait plus la volonté et l'énergie nécessaires pour une pareille tâche. Après avoir failli succomber aux suites de son désespoir, il n'avait pas accepté la vie comme un bienfait quand il avait repris conscience de lui-même. Le souvenir de son fils qui avait été sa consolation et son espérance au milieu de tant d'épreuves, il était devenu sombre, lacrimeur, farouche. Il ne s'inquiétait nullement de ses affaires, et se plaignait que dans les bois où il passait souvent cinq ou six jours consécutifs. Quand il revenait à l'habitation après ces longues absences, il était maigre, affaissé, épuisé de fatigue et de tristesse, son humeur morne faisait dire dans le pays qu'il avait perdu la raison.

A défaut de son frère, Miss Surrey, qui déjà du temps d'Elizabeth avait été la surintendante du logis, aurait pu prendre la direction des intérêts de la famille. Mais Miss Surrey, dont la santé avait été fortement ébranlée par les dernières catastrophes, était maintenant faible et malade; aussi se contentait-elle de prodiguer ses soins et sa tendresse au malheureux Richard, sans oser cependant contrarier ses goûts pour la solitude, et la véritable Providence de l'habitation Palmer était Anna Surrey.

Anna avait alors dix-neuf ans, et la précocité de son intelligence égalait la beauté de son corps. A la suite des funestes événemens que nous avons raconté, elle avait semblé, si jeune encore, devenir femme tout à coup. Comprenant la nécessité de la maison qui leur échoit à elle et à sa mère, de soutenir, d'aimer, de consoler son oncle, d'empêcher sa ruine, elle avait montré une décision, une prudence fort au-dessus de son âge. Mûrie par le malheur, elle en était venue peu à peu à tout prévoir, à tout préparer à tout ordonner dans la maison. Elle avait acquis promptement l'expérience commerciale, et c'était elle qui tenait les livres, qui dirigeait les opérations de négoce. C'était elle aussi qui surveillait les travailleurs, empêchait le gaspillage, se pesait mais blanches pour nul devenir du vieux mais de fer. Le succès jusqu'à ce jour avait couronné ses efforts, qui ne s'était aperçu que le chef de l'habitation était incapable de défendre ses intérêts, et plus d'un s'étonnait dans une sombre misanthropie, plus la prospérité matérielle semblait, grâce à la jeune fille, vouloir créer de larges compensations à ses infortunes passées.

Donc, cinq années s'étaient accomplies. Au moment où se renoue le fil de cette histoire, on était à la fin de la mousson pluvieuse. C'est à dire au mois de mai, et le ciel si longtemps nuageux de Sumatra avait repris son azur éblouissant. Bien que le printemps soit à peine sensible dans ces latitudes de feu, où la végétation ne se repose jamais, certaines teintes plus vertes et plus fraîches, certaines senteurs plus suaves attestaient le rajeunissement de la nature. Une grande activité régnait aussi parmi les colons, depuis le retour du beau temps, et les navires affluaient dans la rade. Chaque jour le matin qui était en vue sur le rocher où l'on voyait encore les ruines de l'ancien fort, signalait l'approche d'un nouveau bâtiment, et au coup de canon transmettait aussitôt cette bonne nouvelle à l'habitation de la colonie, qui apprêtait d'avance les marchandises destinées à former la cargaison de retour.

Cependant, un matin, le vieux matelot qui était de faction au mât des signaux, après avoir annoncé à la manière ordinaire un événement de ce genre, parut avoir connaissance de circonstances particulières dignes d'être transmises sur le champ à l'autorité supérieure. Laissant donc la poste à la garde d'un de ses aides, il se hâta de se rendre chez le gouverneur, qui demeurait au bord de la rivière, sous la protection d'une des formidables batteries construites récemment

Ce gouverneur, on le rappelait en vain le pauvre major Grudmann, si ferme et si rusé malgré son apparence de bonhomie; c'était un jeune homme de vingt-huit ans, lieutenant de marine dans la marine anglaise. Il avait une physionomie franche et ouverte, des manières distinguées; on assurait qu'il appartenait à une opulente famille bourgeoise d'Angleterre Brave, intrépide, bien protégé, M. Palmer avait, dit-on, obtenu du gouverneur, en remettant des dépêches à bord d'un navire qui venait chercher à Sumatra leurs cargaisons d'ébénisterie, se remplissant de toutes sortes de denrées pour satisfaire à de nouvelles demandes

BULLETIN COMMERCIAL.

NOUVELLES-ORLEANS.

Revue de la Semaine

Vendredi soir, 18 janvier 1861.

Le demande des principaux marchés de notre Etat pour le Nord-Ouest est toujours active. Nous remarquons, nous, quelques le lecteur aux paragraphes publiés ci-dessous.

COTON—Bonne demande, à l'ouverture, à 11 à 3/4 10 cts le middling. Depuis le hausse qui s'est fait sentir dans le fret, la marque de concurrence permet le spéculateur et le manuel temps qui a empêché les opérations. Nous avons à constater une baisse de ¼ c. Les ventes de la semaine sont: 16,000 samedi, 8,000 lundi, 12,000 mardi, 8000 mercredi, 2500 hier et 18,000 aujourd'hui. Total: 36,300.

CLASSIFICATION DE LIVERPOOL.

LOUISIANE ET MISSISSIPI.

Inférieur	7¼ 2¼
Ordinaire	8¼ 9¾
Bon ordinaire	9¼ 9¾
Low Middling	10 10¼
Middling	10¾ 11
Good Middling	nominal
Middling Fair	— 2
Fair	— 2
Good Fair	— 2
Good & Fine	— 2

TABAC—Assez bonne demande. Il s'est vendu 200 boucaults, hier, à des conditions particulières.

Factory Logs	3¼ 2 4¼
Plasie de Logs	4¼ 2 5¼
Feuille, inférieure à ordinaire	4 2 5
Fair	5 2 7
Fine	7¼ 2 8¼
Choix, heavy & light	7¼ 2 8¼

SUCRE—Approvisionnement libéral. Environ 5500 boucaults.

Inférieur	2 2 3
Commun à good common	3¼ 2 4
Fair à Fully Fair	4¼ 2 4¾
Prime et choice	5 2 5¼
Choix et centrifuge	5¼ 2 7

MELASSE — Ample approvisionnement. Environ 700 barriques sont maintenant à 18 2 21 cts l'ordinaire à fair, 22 2 24 le prime à choix. Fair à la clôture. 22 2 24 cts le prime à choix et 18 2 21 cts l'ordinaire.

La demande de mélasse en demi barril a été modérée et il s'est vendu 2000 demi barrils à 26 2 28 cts; les 2 barrils à 25 cts 2 27 cts le gallon.

FARINE — Approvisionnement modéré. Les prix sont fermes. Environ 11,000 barrils ont été vendus à 5 50 2 6 75 le bas et 6 75 2 7 le low, et 8 75 2 9 le bas et 9 le bas et 9 le bas et